

# « Alles Nullekackerten »

## À propos du film *D'Fifties* d' Andy Bausch

La mainmise de l'Église sur la société, la Loterie nationale et Charly Gaul, voilà à quoi se résumait pour l'essentiel les années 50 au Luxembourg vues par Andy Bausch.

Viviane Thill

Depuis *Thés dansants* il y a vingt ans, dans lequel il se penchait sur les quelques groupes qui ont tenté d'importer le rock au Grand-Duché dans les années 60, Andy Bausch n'a cessé de nous resservir, avec plus ou moins de bonheur, le même film. Ce qui l'intéresse, c'est le divertissement, la culture populaire dans toutes ses variantes, et ceux qui en ont été les vedettes éphémères. Après avoir épuisé le filon du cinéma et de la musique populaires, il s'est penché en 2010 sur la Libération (*Schockela, Knätschgummi a brong Puppelcher*). Des années 1944/45, période emblématique s'il en fut pour la construction du Luxembourg moderne, Andy Bausch évacue toutefois presque tout le contexte politique pour s'intéresser essentiellement aux rencontres entre la population et les soldats américains... qui apportaient avec eux la musique de jazz et les films US interdits durant la guerre. En 2012, il a fait un retour en arrière vers *La belle époque* qui se réduit à une collection d'anecdotes plus ou moins drôles, plus ou moins représentatives, mais toujours isolées de la situation politique, sociale et économique et souvent alignées dans une chronologie pour le moins approximative.

### Anecdotes

Le générique de *D'Fifties*, dernier avatar dans l'œuvre documentaire d'Andy Bausch, apparaît joyeusement animé sur des extraits de journaux où l'on parle de mode féminine, de cinéma et de sport. D'emblée, on est une fois de plus dans l'anecdotique, terme que le

réalisateur Andy Bausch accepte d'ailleurs et revendique même. À la sortie de *Schockela, Knätschgummi a brong Puppelcher*, il expliquait que son film aurait été plus ennuyeux, s'il avait été fait par un historien. Il confond ici la rigueur historique qui devrait être à l'œuvre dans tout documentaire se penchant sur une époque passée, avec l'aridité que peut éventuellement présenter une dissertation scientifique destinée à un public universitaire.

Près de 15 ans après que le Musée d'histoire de la Ville de Luxembourg a tenté de thématiser et de réévaluer le sujet dans une exposition et le livre scientifique qui l'accompagnait (*Les années 50. Luxembourg entre tradition et modernité*, 1999), Andy Bausch passe donc à nouveau en revue, sans les nuancer, les clichés attendus sur les années 50.

### Images d'archives et reconstitutions

Cela commence par la mainmise de l'Église sur la société, souvent évoquée dans les films de Bausch, moins par esprit anticlérical ou en tant que commentaire sociologique mais plus simplement pour se moquer à bon compte de l'état d'esprit provincial du Luxembourg. On apprend ainsi que la publication dans la *Revue* de jeunes filles en short aurait provoqué les réactions scandalisées de quelques curés et Gaston Vogel s'égosille avec son emphase habituelle sur l'arrogance de l'évêque du moment (« De Lommel ass duerch d'Stroossen pohunnt! »).

---

[...] la grande majorité des plans durent presque systématiquement 3 à 4 secondes, ce qui correspond à un rythme de montage souvent utilisé à la télévision [...]

---

Un montage rapide aligne des images de curés en pleine procession ou bénissant des voitures, mais la remarque d'un intervenant racontant qu'il dessinait en cachette des filles nues est illustrée par... un dessin de Felix le chat!

De façon générale, les images d'archives, qui existent en très grand nombre sur les années 50, aussi bien à la Photothèque de la Ville de Luxembourg qu'au Centre national de l'audiovisuel, ne sont utilisées, à plus ou moins bon escient, que pour illustrer les propos des témoins, rarement pour leur contenu propre. À l'exception du montage façon clip sur les curés mentionné ci-dessus, la grande majorité des plans (films d'archives ou mouvements sur les photos) durent presque systématiquement 3 à 4 secondes, ce qui correspond à un rythme de montage souvent utilisé à la télévision (plutôt TF1 qu'Arte!), mais ne permet guère aux images de respirer. Pourtant ces photos et ces films, pour qui veut bien s'y pencher un peu plus sérieusement, en disent long sur l'atmosphère, les gestes, les habitudes et la façon de vivre des années 50. D'un réalisateur qui s'intéresse avant tout aux petites histoires et aux faits quotidiens, on aurait pu attendre un peu plus de sensibilité à ce propos. Car ces archives, bien employées, sont beaucoup plus révélatrices que les pesantes reconstructions d'Andy Bausch (un ouvrier qui joue avec sa purée, une grosse dame qui étale ses seins sur le rebord de sa fenêtre, des enfants qui jouent ou des photographes

qui photographient) dont on se demande ce qu'elles sont censées apporter.

Cette sensibilité lui fait pareillement défaut quand d'anciens ouvriers évoquent de façon assez saisissante la souffrance des hommes à l'usine. Une musique guillerette accompagne ces déclarations, non en contre-point ironique mais parce que la douleur n'a pas sa place dans un film d'Andy Bausch. Après quelques images de grèves et la constatation satisfaisante que le temps de travail a finalement été réduit à 40 heures, on passe donc rapidement à l'armée. Fernand Fox y a confondu l'avant et l'arrière d'un bazooka, Gaston Vogel y a côtoyé pour la première fois des gens ne venant pas de son milieu social, et quand quelqu'un parle de filles, on intercale rapidement des images de filles en uniforme... de scouts.

### De la culture populaire

L'armée mène directement à la guerre froide symbolisée par des caricatures du Sputnik soviétique et l'écrasement de l'insurrection hongroise qui poussa quelques jeunes intrépides de la bonne société luxembourgeoise à attaquer l'ambassade soviétique. Colette Flesch, qui faisait partie des manifestants, se rappelle que Joseph Bech avait rassuré à sa mère : il n'y aurait pas de conséquences. Ce qui permet au réalisateur de rapidement clore le chapitre et de passer à ce qui l'intéresse bien davantage, à savoir

© Juliette Films





© Juliette Films

l'industrie du divertissement. Là, la nostalgie du « bon vieux temps » fonctionne à plein tubes. Des premiers programmes réguliers en langue luxembourgeoise à la radio et de la première chaîne de télévision nationale, on passe très vite au cinéma vu à travers les *gïel Bliedercher* et la polémique déclenchée par la projection du film allemand *Die Sünderin*.

### De Miss Luxembourg à l'architecture

On rencontre ensuite la Miss Luxembourg Josée Jaminet, Mesy Faber (qui apparaissait déjà dans *Entrée d'artistes*), l'équilibriste Roger Quaino, le gymnaste Josy Stoffel ou encore le magicien Jerry Darnelle qui représentent la culture populaire de l'époque, celle que la Loterie nationale apportait régulièrement dans les villages, celle-là aussi que semble fustiger (par la vertu du montage) Gaston Vogel quand il soutient, sur des images du bal de l'ASSOSS, que l'association estudiantine (de gauche et libérale) était la seule à apporter un peu de vraie culture dans ce pays ! Cette déclaration, arrachée comme les autres à son contexte, n'est jamais mise en perspective, éclairée, complétée ou contredite par d'autres témoins ou des images. Le film est ainsi un assemblage (assez disparate, plus d'une fois on y saute du coq à l'âne) d'anecdotes, d'avis personnels, de déclarations parfois hâtives jetées en pâture au spectateur, souvent incompréhensibles pour le non-initié. L'architecture est tout aussi rapidement

évacuée dans le film en trois phrases, évidemment dues à Gaston Vogel qui s'époumone de plus bel : « Alles Nullekackerten ! ».

Dans le livre accompagnant l'exposition sur les années 50 au Musée d'Histoire de la Ville de Luxembourg, Antoinette Lorang énumérait en 1999, parmi les bâtiments représentatifs de l'époque, « l'aquarium » de ce qui est aujourd'hui le Casino – Forum d'Art contemporain mais aussi deux cinémas, l'Eldorado à la gare et le Cité au centre-ville. Quitte à faire un chapitre sur l'architecture, cela aurait peut-être valu la peine de s'y arrêter.

Après avoir encore rappelé le hula-hoop, les mauvais garçons, le rock et les juke-boxes, le dernier chapitre du film, consacré au sport, est aussi le plus long. C'est là, dans tout ce qui est divertissement populaire qu'Andy Bausch est au mieux de sa forme et on sent une réelle complicité avec ses témoins dont certains sont d'ailleurs fort sympathiques. Mais sur les enjeux, les spécificités et l'impact des années 50, ce documentaire écrit et monté à la va-vite ne nous aura rien appris. ♦